

MUSIQUE

CONCERTS DU CHATELET : Le prélude de *Parsifal*. — Le violoniste Sarasate.

La journée d'hier pourrait s'appeler, musicalement parlant, la journée du prélude de *Parsifal*.

M. Colonne et M. Lamoureux, aussi bien que M. Padeloup, l'avaient fait figurer sur leur programme, et le public semblait impatient d'entendre ce beau fragment de la dernière partition de Richard Wagner. Il y a eu, cela va sans dire, les applaudissements et les résistances d'usage : applaudissements nourris et résistances molles. Je voudrais ici donner quelque idée de cette page symphonique, et définir sa portée véritable, que le concert obscurcit. Un morceau d'une telle nature, admirable en soi, mais intimement lié au drame, et qui a pour objet essentiel d'initier l'auditeur au caractère général de l'œuvre et de préparer le lever du rideau, ne saurait, hors de son cadre naturel, produire tout son effet.

C'est comme une lueur douce projetée sur le chemin que l'on va parcourir, afin d'en éclairer l'accès lorsqu'on se met en marche. C'est aussi comme un portique ouvert sur une région surnaturelle. En tout cas, ce n'est pas un épisode qui puisse être isolé; il éclaire quelque chose ou il conduit quelque part, mais il n'a toute sa signification qu'au théâtre. C'est pourquoi je pense qu'il est bon de résumer en peu de mots les circonstances légendaires sur lesquelles est fondée la conception wagnérienne, et d'analyser le prélude avec un certain développement.

Les anges ont apporté à l'ermite Titurel l'antique vase de cristal dont se servit Jésus le jour de la Cène et dans lequel, ensuite, fut recueilli le sang de ses blessures.

En même temps, ils lui ont remis, pour défendre le précieux dépôt, la lance du soldat romain qui perça le cœur de l'Homme-Dieu. La coupe sacrée, nommée le saint Graal, est l'emblème de la foi et de la lumière. Toute vertu en découle, la sagesse et l'honneur chevaleresque, la générosité, l'abnégation, le pur amour, le respect du droit. La lance est l'emblème du légitime pouvoir; elle est, aux mains de celui qui la porte, un sceptre glorieux et fort qui lui assure toute victoire aussi longtemps qu'il gardera son esprit et sa chair des diaboliques souillures. S'il s'abandonne à la volupté, l'arme sainte lui sera ravie et le ravisseur lui laissera au flanc une plaie dévorante.

Durant des années longues et labo-

rieuses, Titirel a régné fidèle à sa mission. Il a fondé, dans une contrée lointaine, à l'abri des profanes regards, un palais merveilleux, entouré de forêts profondes, asile de la sérénité et temple du Graal, où vivent, doux et sans tache, des chevaliers redresseurs de torts et réparateurs d'injustices. Mais la vieillesse chênue a forcé le souverain à se démettre, en faveur de son fils Amfortas, de ses fonctions sacerdotales et royales. Montsalvat est le nom de ce sanctuaire, où palpite, en quel sorte, la conscience du monde. Longtemps il s'est dressé solitaire au penchant de la montagne. Cependant le magicien Klingsor — un maudit qui fut peut-être un chevalier chassé de Montsalvat pour quelque indignité commise — a élevé au pied du mont un château d'infamie et de luxure, aux jardins enchantés, peuplés de guerriers pervers et de lascives créatures, animées pour la damnation des hommes.

Le charme de perdition d'une de ces enchanteresses a subjugué le triste Amfortas. Klingsor lui a enlevé sa lance et il l'en a frappé à la poitrine. Depuis cette journée fatale, il n'est plus pour lui que torture et que larmes pour ses sujets. Ses nuits s'écoulent dans l'horreur, ses jours dans le remord et le martyre. Un deuil sans fin et sans merci pèse sur l'ordre entier des chevaliers. On a bien entendu une voix prophétique sortir du tabernacle, annonçant que le roi serait sauvé par un innocent prédestiné, pur de tout vice, naïf en toute chose et vainqueur de sa chair, lequel ressaisira la lance du Christ et rajeunira la gloire du Graal ; mais quand viendra-t-il, ce pur simple, instruit par la pitié ? Quand se terminera la honte ? Quand s'achèvera le deuil amer ? C'est ici que l'action commence.

Et telle est, justement, la large donnée du prélude. La sainte demeure rayonnait de splendeur et de joie ; tout à coup le malheur s'est abattu sur elle, et le Sauveur lui-même pleure sur la forfaiture d'Amfortas : voilà les deux faces de la magnifique introduction. Au début, les cordes et les bois exposent, sans harmonie, le motif religieux, mystérieusement syncopé de l'amour du Christ ou de la consécration eucharistique. Des arpegges aussitôt s'envolent du quatuor, qui semblent porter jusqu'au paradis les échos de la mystique phrase, doucement répétée par la trompette.

Une seconde fois, les bois et les cordes reprennent leur chant grave ; mais, cette fois, il apparaît dans une tonalité plus atténuée, toujours enveloppé du vol éthéré des arpegges. Soudain, après un silence, les trompettes attaquent le motif du culte du Graal, court et montant comme une oraison jaculatoire, accompagné par les trombones en tierces descendantes, achevé par une conclusion toujours montante des flûtes et des clarinettes. Le thème de la foi des chevaliers vient ensuite, détaché du précédent par une courte pause, chanté mélodieusement par les trompettes sur un mouvement un peu plus vif et ménagé jusqu'à une reprise bien affirmée du motif du Graal par le quatuor.

Puis, le choral de la fin se développe librement, passant des sonorités moelleuses des flûtes et des cors aux vibrations plus échauffées des cordes, revenant plus élargi aux cors, s'agrandissant avec les trompettes et les trombones, s'atténuant avec les flûtes et les bassons, expirant enfin, ainsi que dans une extase, en de longs accords soutenus. C'est le tranquille et saint bonheur de Montsalvat avant le crime royal. Mais voici, brusquement, que tout change, car le crime est consommé.

Les timbales et les contrebasses font entendre et propagent un ténébreux roulement, et les bois gémissent le thème de l'Amour du Christ. A leur tour, les violons aigus tressaillent, tandis que le violoncelle redit l'auguste phrase en lente lamentation.

La mélodie halète, entrecoupée, brisée, éplorée, au milieu du trouble de l'orchestre. Le motif de la douleur du Christ s'exhale de ce tumulte : la symphonie s'en empare, et tous les instruments se déchainent en sanglots. Mais, peu à peu, la plainte s'apaise : le Sauveur s'est souvenu de son amour, et sa désolation se calme en un rappel de la phrase eucharistique, soupirée par le hautbois. A l'orageux tremblement des timbales succèdent des harmonies dissonantes, syncopées, dolentes, mais douces, qui vibrent, en s'adoucissant et en s'élevant toujours. Et, lentement, la scène se découvre.

On voit que ceci n'est pas fait pour le concert. Richard Wagner a prodigué les ressources de l'instrumentation la plus suave, la plus expressive et la plus forte ; il a présenté ses thèmes avec une netteté délicieuse ; mais, lorsqu'on écoute son prélude isolé, on croit entendre l'avant-propos d'un livre inconnu. Lisez-nous le livre entier ou réservez l'avant-propos. Il me souvient que Richard Wagner, me faisant, en 1878, l'honneur de me jouer le commencement de son œuvre, me disait : « Je vous joue cette page comme si c'était un morceau ; mais, en réalité, on ne le comprendra, tel qu'il est, qu'au théâtre. »

Je me suis bien aperçu, à Bayreuth, qu'il avait profondément raison. Le grand maître n'est pas un mosaïste, et l'on ne découpe pas à souhait son vaste ensemble en menus fragments.

On me dit que l'audition a été bonne chez M. Pasdeloup, excellente chez M. Lamoureux. Au Châtelet, elle a été sans reproche, et j'adresse à M. Colonne mes sincères félicitations.

Au même concert du Châtelet, l'éminent violoniste Sarasate a obtenu un éclatant triomphe en exécutant le concerto de Mendelssohn, un nocturne de Chopin et des chants populaires espagnols transcrits pour violon. M. Sarasate est unique pour la qualité du son et la perfection du style. Il est mieux qu'un incomparable virtuose, il est un artiste accompli.

FOURCAUD.

Notre-ville Divorcée